

TECHNIKART

LUNDI 14 MAI 2018

SUPER~CANNES



5
GRATUIT | FREE

Libérer vos d'émotions



Vivez toutes les émotions
du Cinéma avec Orange.



FESTIVAL DE CANNES
Partenaire Officiel

édito

200 battements par minute

Conçu, pensé, produit et tourné en accéléré, sous le règne du chaos, le *Climax* de Gaspar Noé était hier à la Quinzaine, comme un météore made in France (et fier de l'être ?) conçu pour se consommer/consumer ici et maintenant, au Festival de Cannes.

COIN de la rue des Belges et de la rue Bivouac Napoléon. À l'occasion, faudra penser à se renseigner sur ce que ça signifie, d'ailleurs, « Bivouac Napoléon ». Il est 10h30, l'heure du débrief des films du matin, autour d'une noisette et d'un café allongé. Une célèbre voix rocailleuse de la presse ciné radiophonique passe dire bonjour. « Vous avez vu le Gaspar ? La chance ! Moi je me suis tapé le Panahi. Ras-le-bol de ces films de festival. » Et la voilà partie, le pas et le cœur lourds. L'émission à venir sera difficile.

On sait exactement ce qu'elle veut dire. « Film de festival », c'est lent, c'est chiant, c'est « en prise avec le monde », c'est roumain ou iranien – et même clandestin, si possible. Tous ces films dodos qui n'ont vraiment de sens qu'ici (ou alors là-bas : Venise, Locarno, Berlin, où *Taxi Téhéran*, précédent Panahi, avait gagné l'Ours d'or en 2015) et dont certains ne seront d'ailleurs jamais distribués dans leur pays. « Film de festival », oui, c'est tout cela. Et tout cela n'a rien à voir, mais alors vraiment rien, avec Gaspar Noé.

On en sort tout juste, du Gaspar. 97 minutes de huis-clos cocotte-minute, avec une vingtaine de danseuses et danseurs en transe, filmés en plans-séquences, travellings avant, plongées directes, caméras inversées, impros folles et chaos pour le compte. Feux rouges, feux verts, feux d'artifices. 200 battements par minute, au moins. Puis vient le générique (de début ? de fin ? de milieu ?) alors qu'il reste encore une heure de film. On le sait, le temps détruit tout... Une couille dans le potage (en fait de l'acide dans la sangria) va transformer la fête d'hiver en fait divers et en cauchemar sensoriel. Une fille pisse debout sur la piste, ne sait plus ce qu'elle fout là ; une autre enferme son gamin de six ans dans le local électrique. Court-circuit général : la lumière s'éteint, une nana enceinte se taillade les bras, le visage, le bide ; traveling dans les couloirs, jaune, vert, rouge, quelqu'un prend feu, retour sur la piste, la tête à l'envers, lynchage, lâchage, overdoses et perruques blondes. L'harmonie multicolore de la chorégraphie inaugurale (bleu, blanc, rouge !)

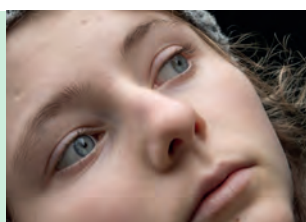
vire à la Tour de Babel en chute libre. Comme si les corps ne parlaient plus la même langue et que le collectif se disloquait inexorablement. Passage en revue des chairs inertes, climax morbide puis *dissolve* terminal (« fondu » en anglais, ici utilisé dans son sens de faux ami : l'image se dissout littéralement sous nos yeux). Et fin.

Pas de doute, on est chez Gaspar, pas Jafar. Dans un instant, l'un d'entre nous ira lui poser quelques questions, pour comprendre d'où vient ce film, qui semble justement sorti de nulle-part, pensé et préparé en janvier, tourné en quinze jours pendant les vacances de février, monté et post-produit sans dormir depuis. Mais les apparences sont trompeuses. Ni lent, ni chiant, ni iranien, même si parfois un peu clandestin sur les bords à sa façon (l'interdiction aux moins de 18 ans de *Love*), Gaspar Noé est pourtant un cinéaste 100% cannois. Tous ses films ont été montrés ici. À la Semaine, à l'Officielle, à Minuit, cette fois à la Quinzaine, dont le logo est même carrément intégré au film. « Je ne peux pas imaginer faire une Première ailleurs, confiera-t-il. Pendant dix jours, tous les cinéphiles du monde sont ici. Ce coup-ci, au moindre couac, on se retrouvait basculé sur Toronto/Venise. Et y a pas photo, tu le sais bien... Surtout que pour faire financer le film, sans script, sans dialogues, sans stars, notre argument de base était "on sera prêt pour Cannes." On était tous drivés par cette énergie. La *deadline* décidait de tout. »

Alors quoi ? Alors on connaît les conséquences de *Love* : la censure, très peu d'entrées salles, la carrière qui tangué, les perspectives et les budgets qui se réduisent, et un seul horizon possible, toujours le même. Ici et nulle part ailleurs. On peut à présent juger sur pièce : un film de festival, c'est fulgurant, déchaîné, énergique, la tête à l'envers, la musique qui cogne les tempes et une sensation de fin du monde. Sans festivals, sans Cannes, sans Festival de Cannes il n'y a ni *Climax*, ni Gaspar Noé. Promis, on tournera la langue sept fois dans la bouche, la prochaine fois qu'on aura l'idée de critiquer le « cinéma de festival ».

LEONARD HADDAD

#5



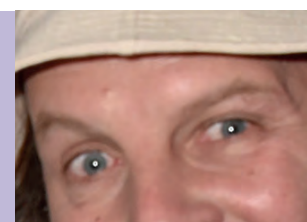
page 4
#EyeEyeEye



page 5
#AvisDeGrosTemps



Page 6
#VeryCoolKid



Page 10
#AïeAïeAïe



Page 13
#IEtaitUneFoisDansLWest



L'événement 2001, ce n'est pas la masterclass de Christopher Nolan qui casse la baraque mais la venue de Keir Dullea, interprète de l'astronaute que défia HAL 9000. Rencontre en apesanteur.

LITW

Qu'avez-vous ressenti lorsque vous avez vu pour la première fois 2001 sur grand écran ?

C'était une expérience sensorielle totale, comme celle du public – peut-être même plus que celle du public. Parce que j'avais lu le scénario et participé au tournage, je croyais savoir alors que j'étais très loin du compte. Je n'avais en réalité qu'une vision parcellaire du projet. Et surtout, surtout, j'étais loin de me douter de l'impact que ce film aurait dans ma vie. On est cinquante ans après, quand même. Et regardez... 2001 est devenu comme *Citizen Kane*, un chef-d'œuvre intemporel,

KEIR DULLEA

« Pas besoin d'être défoncé pour apprécier »

une nécessité. Et j'y joue le rôle principal.

Votre principal partenaire est l'œil rouge de HAL 9000...

Le principe était d'avoir un véritable acteur sur le plateau, là pour dire les dialogues de HAL... Mais Stanley ne parvenait pas à se décider sur comment cette voix devait sonner. On a d'abord eu Martin Balsam (juré dans *12 hommes en colère*), mais Stanley a décrété qu'il sonnait « trop New York ». Puis l'Anglais Nigel Davenport (vu dans *les Chariots de feu*) est resté avec nous une semaine, mais Stanley a fini par le juger « trop british »... Alors il a demandé à son assistant Derek Cracknell de faire la voix temporaire, en se disant qu'il trouverait la solution en post-prod. Ce qui fait qu'on a passé l'essentiel du tournage avec un HAL qui sonnait comme Michael Caine (*il se lance dans une imitation hilarante du style de lad cockney, NDR*). C'est finalement Douglas Rain, merveilleux acteur canadien, qui a été choisi. Le plus drôle, c'est qu'il était une sorte de Laurence Olivier local, célèbre pour ses grandes interprétations shakespeariennes, son Hamlet, son Roi Lear, son Macbeth etc. Vraiment rien à voir avec HAL.

L'accueil du film a été très froid au moment de sa sortie. Comment l'avez-vous vécu ?
Les premières critiques étaient

abominables. Enfin, une bonne moitié d'entre elles. Et le public semblait absent. Mais avec le temps, le film s'est mis à imprimer et à fonctionner au box-office... surtout grâce à la jeune génération qui venait voir le film et dont une bonne partie fumait de drôles de cigarettes. Du coup, on a fait une nouvelle affiche, avec le fameux sous-titre « The ultimate trip ». Mais je reste persuadé qu'on n'est pas du tout obligé d'être défoncé pour apprécier le film. Enfin j'espère.

Vous avez eu la bonne idée de demander des explications à Kubrick sur la signification du film lors de sa préparation ?

Aaah non, désolé... Le point de vue de mon personnage était très subjectif. Il fallait donc le composer jour après jour plutôt que d'avoir une vue d'ensemble du film dès le début. Quand HAL se met à dérailler, ce doit être très inattendu. L'essence même de la dramaturgie du film est dans cette progression minutieuse. C'est une histoire de transition : on part de la nuit des temps à l'homme moderne, pour finalement arriver à l'étape suivante... Et renaître. Un peu comme les hommes des cavernes qui ont découvert le feu puis fabriqué des armes, basculant dans un nouvel âge. Avec Stanley, nous n'avions aucune discussion autour de l'histoire ni de son sens philosophique ou métaphysique,

jamais. C'est même pour ça que c'était bien ! Avec quels mots pourriez-vous expliquer le sens de *la Cinquième symphonie* de Beethoven? Les vraies grandes œuvres sont irréductibles à ce genre de choses.

Vous apparaissez dans 2010, la suite de 2001. Une bonne expérience, ça ?

Figurez-vous que j'ai dû lourdement insister pour apparaître dans ce film. On ne m'avait même pas contacté, alors que j'avais lu le livre et que je savais très bien de quoi ça parlait. On était quinze ans après la sortie de 2001 et ils devaient penser que j'étais trop vieux... Comme j'ai tout de même ma petite fierté, j'ai appelé la MGM pour parler à Peter Hyams, le réalisateur : « M. Hyams, avant que vous ne partiez tourner ce film, vous ne pensez pas que ce serait une bonne idée qu'on se rencontre ? » On a dîné ensemble et le jour d'après j'étais rattaché au projet. Peter Hyams est quelqu'un de tout à fait charmant et talentueux mais 2010 est un film beaucoup plus littéral. Je ne le rapprocherais peut-être pas d'une symphonie de Beethoven, ahahah !

RECUEILLI PAR FRANÇOIS RIEUX

La splendeur dans l'herbe

Dans le conte rousseauiste *Leave No Trace*, Debra Granik part à la recherche des vestiges de l'Amérique pré-industrielle et en revient avec une métaphore limpide sur sa posture de cinéaste indé dressée contre le système.

Translation page 11

Où était passée Debra Granik ? Depuis le hit *Winter's Bone* en 2010, Jennifer Lawrence a eu le temps de tourner quatre *Hunger Games*, trois David O. Russell, plein de *X-Men* et de décrocher un Oscar. La réalisatrice, elle, semblait s'être perdue en chemin. Mais, renseignements pris, elle était seulement en quête d'un nouveau bout d'Amérique à explorer. Debra fonctionne comme ça : elle identifie un territoire oublié, s'y installe, sympathise avec les gens du coin, puis fait en sorte de brouiller à l'écran les frontières entre documentaire et fiction. *Leave No Trace* la voit arpenter les épaisses forêts entourant Portland, via l'histoire, manifestement légendaire là-bas, d'un papa (Ben Foster) et de sa fille ado (l'inconnue Thomasin Harcourt McKenzie) qui avaient décidé de vivre dans les bois, loin de la civilisation. Soit une fable à la *Mosquito Coast* où il s'agit d'observer la figure paternelle vaciller lentement sous les yeux de sa progéniture. Mais traitée ici sur un mode tout doux, soyeux, mezzo voce. L'horizon est dark, le conte gothique à *La Nuit du Chasseur* n'est jamais très loin, et pourtant le film donne à son spectateur l'impression d'être en train de marcher pieds nus sur un tapis de mousse. Granik filme les mille nuances de la végétation du Pacific Northwest, la magnificence alentour, musarde dans une communauté alternative de la Squaw Mountain hantée par les mythes folk éternels et le spectre de Thoreau. Sans raideur théorique à la Kelly Reichardt ni prêchi-prêcha écolo. Le film fonctionne alors comme l'autoportrait d'une incorruptible vivant à côté de la forteresse Hollywood selon ses propres règles. À la fin, la stupéfiante Thomasin Harcourt McKenzie peut voler de ses propres ailes et devenir, on lui souhaite, la nouvelle J-Law. Et Granik repartir dans les bois, sans laisser de trace, ni d'adresse.

FRÉDÉRIC FOUBERT

QUINZAINE DES RÉALISATEURS



LINDON
OBJECTIF
2023



**GLOBE-TROTTERS
D'ASGHAR FARHADI**

Luc, ambassadeur de France à Téhéran, part en vacances dans la petite ville de la Creuse où il a grandi. Il persuade sa nouvelle épouse Monireh de l'accompagner pour rencontrer sa famille. Celle-ci compte profiter du séjour pour lui révéler un troublant secret...

Voyage à deux



SÉLECTION OFFICIELLE

Où peut bien aller la tuture de Panahi, ce coup-ci ? À la rencontre du peuple et de son propre cinéma, quitte à tourner en rond entre les belles montagnes de **Trois visages**.

Il faut être iranien pour dégainer ces images-là : le plan-séquence de trois minutes resserré sur la mine lourde d'une femme assise à bord d'un 4x4 filant dans la nuit ; la vue depuis le même 4x4, de jour, sur des routes de montagne sinueuses rappelant le bon souvenir du *Goût de la cerise*. Et puis les corps de la passagère (l'actrice Benhaz Jafari, *as herself*) et du chauffeur (Panahi, *as himself*) plantés dans ces grands espaces brûlés, sur les traces d'une ado supposément suicidée, car ses parents veulent la priver d'études et la retenir au village. Il y aurait presque – PRESQUE – de la place pour la grande forme si Jafar

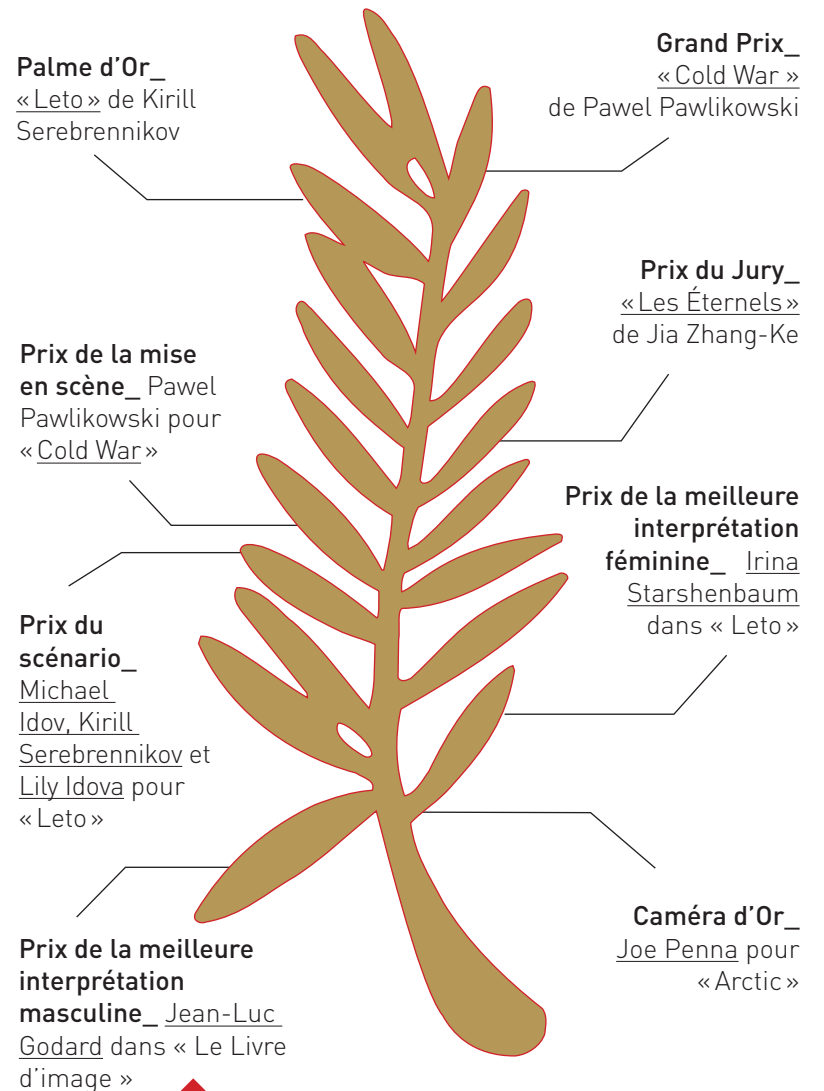
n'était pas occupé ailleurs, c'est-à-dire dans le filage d'une métaphore sur l'enfermement et le désir de fuite (les siens, donc). *Trois visages* est en somme un *Taxi Téhéran* en version road-movie pastoral et barré, puisque nos héros croisent une kyrielle de montagnards ahuris qui demandent au cinéaste de changer leurs gosses en stars et ne pigent rien à son dessein d'artiste engagé. Pas de grande forme mais une manière incongrue de rire de sa propre condition, qui empêche le voyage de virer tout à fait à l'ego-trip théorique. Ce qui est déjà bien, même si on sourit moins de l'autoportrait amusé que de la compil' de poncifs méta-iraniens (la bagnole, la société, la grosse allégorie) que Panahi trimballe sur la plage arrière.

YAL SADAT

LE BULLETIN #METOO



LE PALMARÈS ÉVOLUTIF 2018



UpDown



1_Panos sur scène

Plus qu'au fils de son père, Panos Cosmatos ressemble à celui qu'aurait eu Pacôme Thiellement avec le Pingouin. Bossu, hirsute, visiblement sous anxiolytiques. Et puis le film démarre avec son Nic Cage de 3 tonnes et ses citations de cour de récré, comme si Tommy Wiseau remakait Lynch en suçant un doudou Slipknot. Un vrai choc esthétique, juste pas du bon côté de l'écran.



2_Being Timothée Chalamet

Cannes, soirée du Gavras. Notre confère Théo Ribeton sirote un americano quand une jeune femme l'apostrophe. « Combien pour ta casquette ? » Il blague : « 100 euros ? » Direction le carré VIP pour récupérer le cash. Médusé, Théo y découvre que l'heureux acquéreur n'est autre que Timothée Chalamet. Bénéfice net pour Théo : 75 balles.



3_Le Monde est à nous

Leçon retenue. Huit ans après le très abscons *Notre jour viendra*, Romain Gavras, par ailleurs génie du format court, réinvestit les salles de cinoche avec un crowd-pleaser rempli de stars qui cabotent plus (Cassel) ou moins (Adjani, Damiens) bien, des gags idiots et des tubes variés qui gouleyent. Tellement dragueur, le Gavras, qu'il en oublie son versant mélancolique au léger fumet sorrentinien. Dommage, on en aurait eu bien besoin.



4_Les Filles du soleil

Hypothèse : c'est surtout à cause des gros ploufs cannois des films de guerre concernés *The Search* et *The Last Face* que la réforme des journalistes a été décidée. Message reçu cinq sur cinq. On veut pas qu'on dise du mal des *Filles du soleil*, on dit pas de mal des *Filles du soleil*, un point c'est tout. Un bien beau film sur un sujet fort et digne, avec des actrices au sommet de leur talent. On est bon, là ?



5_Meurs, monstre, meurs

Une grosse bête égorge des bergères ans la cordillère des Andes. Un gros flic à la voix vocoder se lance à sa poursuite. Après ça, plus rien bité à ce truc, mix entre horreur « Cinéfondation », fumisterie lynchienne et branlette à la Reygadas. Cinq ans plus tôt, Fadel faisait dialoguer ici même *Tabou*, *Badlands* et Jack Arnold dans le somptueux *Los Salvajes*. Mais putain, qu'est ce qui s'est passé ?

UN CERTAIN REGARD



On n'a pas trouvé de titre, désolé

Vie et visions de l'écrivain indien Saadat Hasan **Manto**, de l'indépendance de l'Inde à l'exil pakistanais. Nandita Das donne des couleurs d'auteur à la fresque Bollywood. Et réciproquement.

« Quand nous étions esclaves, nous rêvions de liberté. Maintenant que nous sommes libres, à quoi allons-nous rêver ? ». C'est la question de l'Inde 1947, quand les colons anglais lèvent le camp, laissant Hindous et Musulmans à leurs propres jeux de massacre. Elle hante l'écrivain Saadat Hasan Manto, figure de l'intelligentsia progressiste, qui refuse d'abord de partir au Pakistan où ses coreligionnaires trouvent refuge. Le temps de l'innocence tient dans une fulgurante scène d'ouverture : trois hommes emmènent une prostituée mineure à la plage, mais sa fougue et son ingénuité les émeut tellement qu'ils la ramènent sans la toucher ; « pourquoi voudrais-je votre argent ? », lance la gosse après cette belle journée. Cette scène, c'est Manto lui-même qui en est l'auteur, sa vision littéraire, truculente donc encore enchantée, du monde. C'est aussi le prototype du bel effet de mise en scène imaginé par Nadita Das : sur un dé clic, sa caméra quitte l'artiste pour suivre une scène de rue, réinterprétée par celui-ci. Avec son exil forcé au Pakistan, vécu comme un double traumatisme – le sien se confond avec celui de la nation – débute sa déchéance intime et sa transformation d'écrivain. Le monde noircit, les visions se distordent, et le film bascule dans la stupeur. Au-delà de ces rebonds virtuoses, *Manto* a l'élégance de respecter jusqu'au bout son cahier des charges, ancrée dans le faste Bollywoodien : celles d'une fresque chorale, historique et sentimentale, qui file à toute allure et laisse des bleus partout. Si *Nous nous sommes tant aimés* était indien, il ressemblerait peut-être à ce film-là. MICHAËL PATIN

La leçon cannoise

ce que le festival nous a appris le 13 mai

5° Les festivaliers s'écrasent devant toute forme d'autorité (et comment les soumettre à la vôtre)

Dans les années 60, aux États-Unis, l'expérience de Milgram cherchait à évaluer le degré d'obéissance d'un individu devant une autorité qu'il juge légitime ; le psychologue Stanley Milgram y analysait le processus de soumission du sujet en lui intimant des ordres contraires à sa bonne conscience. À Cannes, l'autorité légitime est le festival lui-même : son protocole, ses interdits, ses vigiles et ses palpations, tout ce barrage de barrages quotidien qui neutralise et rend docile. Une Milgram de la taille d'une ville. À la soirée ACID, on a joué les scientifiques en se postant à l'entrée de la terrasse plage Gray d'Albion (en bas de la cordée de marches) pour asséner des ordres idiots aux convives sur un ton péremptoire – activité par ailleurs amusante si vous hébergez des fantasmes de domination de l'espèce. « Excusez-moi jeune homme, vous ne pouvez pas retourner dans la soirée avec votre boisson ». Il revenait des toilettes, mais a quand même rendu son verre. Lorsqu'on demande à une jeune fille d'éteindre son portable sous prétexte qu'il interfère avec la régie du DJ, elle n'hésite pas non plus, assorti d'un « Oh je vous prie de m'excuser » embarrassé. Le sujet a tendance à se placer de lui-même dans une position de redevabilité. « Madame, s'il vous plaît, vous avez mal descendu ces marches. Je vais vous demander de remonter sur la Croisette, et de les redescendre à nouveau ». Etc, etc... Taux de réussite : 100%.

LES QUESTIONS QUE TOUT LE MONDE SE POSE



AUJOURD'HUI... GUILLAUME NICLOUX

(*Les Confins du monde*, *La Quinzaine*)

Alors, Netflix ?

Obsolète ! On peut faire des films diffusés sur des canaux différents, et prendre autant de plaisir. La nouveauté attise la peur. Tant que la chronologie des médias n'aura pas été réorganisée, tout le monde s'affolera.

Alors, les selfies ?

Obsolète ! C'est une discussion périmée. Les gens prennent des *selfies*. C'est ainsi. On peut aussi interdire le port des chaussettes.

Alors, Paolo Branco ?

Obsolète ! Désolé mais ça aussi c'est un débat périmé. Le film sera projeté non ?

Alors, « la série c'est de l'industrie » ?

Vous le faites exprès là... Obsolète ! Non... C'est forcément plus compliqué. Je sais que Thierry Frémaux est intelligent et je le vois mal dire une phrase aussi simpliste. C'est sorti du contexte et j'imagine qu'il l'a dit en réaction aux multiples attaques dont il a été l'objet.

Pour redonner du contexte, j'ai la suite : « le cinéma, c'est de la poésie » ?

Oui, j'avais entendu parler de ça. L'inverse est vrai aussi.

Alors, Mai 68 ?

Obsolète. Dépassé. Périmé ! Qu'est-ce qu'on peut ajouter sur mai 68 ? C'est un fait historique, terminé.

Alors, les séances de gala avant les séances de presse ?

Ça a des avantages et des inconvénients. Je pense que ça faisait partie du jeu et que les règles ont changé. Pas obsolète, donc.

Alors, 2001 à Cannes ?

Je regrette de ne pas avoir pu le voir dans la plus belle salle de cinéma du monde. Le film a été un choc quand je l'ai découvert, il a ensuite un peu moins compté, ça reste phénoménal...

Alors, la parité dans le jury ?

Je trouve ça très bien. Mais préférerais que ça ne devienne pas une obligation. Ce serait dramatique si c'était imposé.

Alors, qu'est-ce que vous avez vu aujourd'hui ?

Rien ! J'ai déjà quitté Cannes.

Quoi ? Mais alors, ce questionnaire...

Ah ben oui : obsolète.

CANNES, JOUR 5

LA GUERRE DES ÉTOILES



	Jacky Goldberg (Les Inrocks)	Nicolas Schaller (L'Obs)	Christine Masson (France Inter)	Thierry Chèze (Studio)	Emma Jones (BBC)	Théo Ribeton (Stylist)	In the Panda (In the Panda)	Daniel Andreyev (Super Ciné Battle)	Guillemette Odicino (Télérama)	TECH (nous)
2001	***	🌿	🌿	🌿	***	🌿	🌿	🌿	🌿	🌿
Concert PNL Plage Magnum	/	/	/	/	/	*	🌿	/	/	🌿
Showcase M au Five	/	***	/	/	/	●	🌿	●	*	*
Les Filles du soleil	/	●	●	*	**	/	🎩	**	*	*
Girl	/	***	*	***	***	/	/	/	**	*
Cobra de George Pan Cosmatos	***	*	***	***	/	/	/	***	**	**
Mandy de Panos Cosmatos	/	*	/	/	/	/	***	/	/	●
Panos Cosmatos sur scène	/	***	/	/	*	/	/	/	/	***
Le panaris de Panos	/	🌿	/	/	/	/	/	🌿	/	***
Le Panahi	/	***	**	***	***	/	/	*	🌿	**
Meurs, monstre, meurs	/	/	/	/	/	/	/	/	***	●
Climax	/	/	/	/	/	/	🌿	●	🌿	🌿
Sofia Boutella, actrice	/	/	/	/	/	/	***	*	**	***
Sofia Boutella, danseuse	/	/	/	/	/	/	***	**	🌿	***
Au fait : du sexe à Cannes cette année ?	●	***	●	●	🌿	🌿	●	*	🚫	●

🌿 PALME *** TROIS ÉTOILES ** DEUX ÉTOILES * UNE ÉTOILE ● ROND NOIR / NE SE PRONONCE PAS 🚫 INJOIGNABLE 📣 DROIT DE RÉSERVE

LA STATOSPHERE

Des chiffres et des êtres

OÙ EST AGNÈS ?

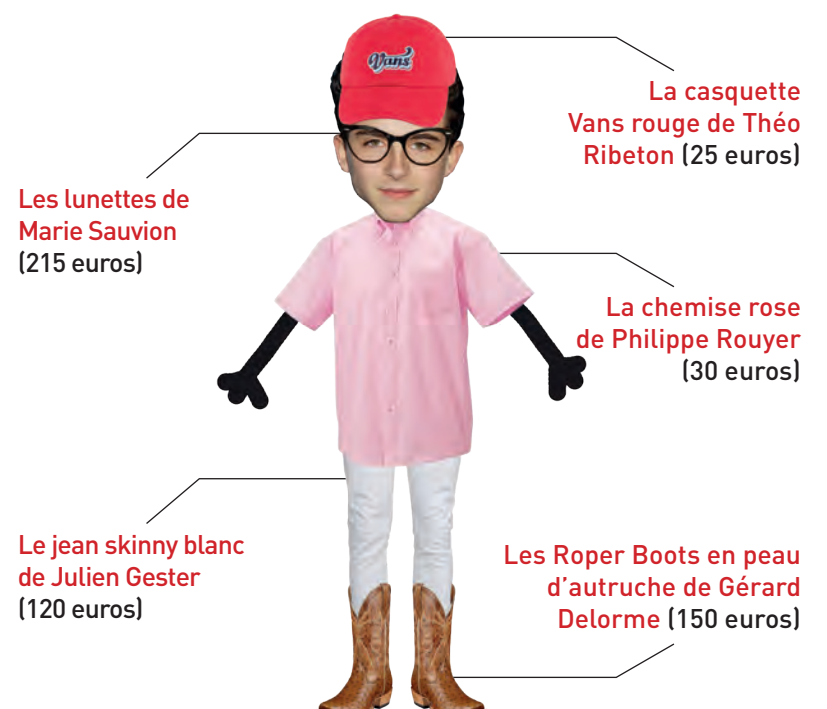
Saurez-vous retrouver Agnès Varda sur cette photo ?
Attention, il y a un piège.

(Question subsidiaire : Que fait Agnès ?)
(Et aussi : qui est la meuf canon à côté de Clotilde Courau ?)



CAPSULE CANNES 2018

Timothée Chalamet a perdu sa casquette et payé comptant celle de l'ami Théo (voir Up & down). L'amicale des critiques ciné parisiens se propose de le rhabiller.



Réponses(s) : Agnès apparaît deux fois sur la photo, sur l'écran géant, et en haut des marches. Elle tient le discours historique de la première montée des marches féminine de l'histoire, en réponse à Harvey Weinstein et au déferlement #MeToo. La meuf canon, c'est Céline Sallette



SONIA ROLLAND

Avant tout : Que fait Sonia Rolland à Cannes ?

Sonia est venue nourrir son projet de long-métrage «*Miss*» produit par Dominique Farrugia mais aussi rejoindre les quinze autres auteures de «*Noire n'est pas mon métier*» et défendre la place des femmes noires dans le cinéma français.

Quelle est la portée de la voix dans le métier d'actrice ?

La voix c'est la signature de l'acteur, elle est le véhicule des émotions partagées et vécues avec le spectateur. Être acteur c'est être le porte-voix des émotions, mais aussi l'expression d'une sensibilité commune.

Y a-t-il un art de la voix ?

Oui clairement, c'est tout le travail autour de la construction d'un outil qui doit être à l'échelle de notre art. J'avais, au début, tendance à avoir la voix trop haut, croyant me cacher derrière une voix qui n'était pas la mienne. J'ai depuis appris à exister dans un personnage avec la voix juste, celle d'une femme qui parle.

Pensez-vous qu'on puisse parler d'un art de l'intime ?

Oui bien sûr ! C'est un art de l'échange d'un être à un autre. Par exemple, dans le cadre de l'éducation, une femme aussi autoritaire que moi ne lève

jamais la voix, comme beaucoup de mères africaines d'ailleurs, pour laisser l'intensité et le lien exprimer ce que j'ai à dire plutôt que la vacuité du cri.

Pouvez-vous nous parler des silences ?

Les silences sont absolument nécessaires, dans la mesure où ils s'opposent directement au bruit constant auquel nous sommes confrontés mais aussi car ils sont l'espace de l'écoute. On voit d'ailleurs tout de suite les acteurs qui savent remplir leurs silences par une écoute active.

La plus belle voix du cinéma français ?

Je dirais en premier Jeanne Moreau, mais aussi Claudia Cardinale, j'aime comme leurs voix sont enivrantes et comme leur parler s'y accorde. Deux femmes dont la voix est aussi juste que mémorable.

NIGHTCLUBBING

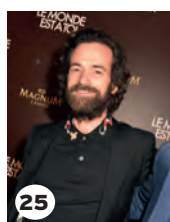
Photos par Gilles Petipas & Foc Kan



1. Tom et Fabrice à la soirée serbe sur le Techniboat 2. Elena et Edouard, des ukrainiens, au défilé sur le Techniboat 3. DJ Medusa & DJ Jean Croc sur le Techniboat 4. les DJs serbes sur le Techniboat 5. Stefi Celma au défilé Floriane Fosso 6. Raphael et les models du Fashion Show sur le Techniboat 7. Les Cool Kids sur le Techniboat 8. Soirée serbe sur le Techniboat 9. Fashion Show «Floriane Fosso» sur le Techniboat 10. Le président de la Sacem, Nico Ullmann, Fabrice and friends sur le Techniboat 11. Abbas Fasaei, Tom Van Weergen, Rame Berisha, Madina Hamidi 12. Orock, miss Haïti, Jimmy Jean Louis au défilé Floriane Fosso 13. Julie Gayet sur le Techniboat 14. Elena, Leon et Elma 15. Katia, Francesca 16. Florian, Eric Bonnet et Jupy 17. Final du défilé sur le Techniboat 18. Butterfly Time devant le Techniboat



CHRISTOPHE GUILLARME



19.Vincent Lacoste, Francois Damiens
 20.Head on television a la Villa Schweppes
 21.Akon au VIP Room 22.Chloe Sevigny
 23.Pedro Winter 24.Marina Fois
 25.Romain Duris 26.Gilles Lellouche
 27.The Blaze à la soirée Orange
 28.Charlotte Lebon 29.Julie Jardon, Igor Bogdanoff
 30.Mouloud Achour 31.Kim Chapiro, Romain Gavras
 32.Gaspard Augé, Philippe Katerine 33.Gaspar Noé et ses acteurs danseurs du film Climax
 34.La socialite Christina Pitanguy dans une maxi robe bustier Christophe Guillarmé
 35.Les acteurs de Climax de Gaspar Noé
 36.Kiddy Smile et les danseuses de Climax a la Villa Schweppes
 37.Greg Boust a la Villa Schweppes



38. Tina Kunakey, Vincent Cassel 39. Monika Bacardi 40. Hailey Baldwin 41. Kendall Jenner 42. Isabelle Giordano, Sibyle Veil, Frédérique Bredin, Pierre Lescure, Françoise Nyssen, Véronique Cayla et Marie-Christine Saragosse 43. Les 82 talents féminins sélectionnés en compétition officielle 44. Sara Sampaio 45. Helen Mirren 46. Emmanuelle Bercot, Eva Husson, Golshifteh Farahani, Françoise Nyssen 47. Matthieu Chedid, Billie Chedid 48. Cate Blanchett 49. Jasmine Tookes

TECHNIKART VOUS DONNE RDV
Chaque soir à 19h sur
Facebook - @Technikartmag

dans
«CANNES EXPRESS»

présentée par **Eric Morillot**
épaulé par **Jérémy Kiffel**
en **duplex** du **«Techniboat»**

le yacht du magazine Technikart à quai face au palais

IN
ENGLISH
PLEASE

SPLENDOR IN THE TREE

In «*Leave No Trace*», Debra Granik's exploration of pre-industrial America's legacy leaves her with the crystalline metaphor of the independent filmmaker standing against the system.

Where had Debra Granik gone? Since the hit *Winter's Bone* in 2010, Jennifer Lawrence has managed to star in three *Hunger Games*, three David O. Russell's, in addition to a bunch of *X-Men* while also winning an Oscar. The director, however, seemed to have lost her way. But after some investigation, we learned that she was simply searching for a new part of America to explore. That's the way Debra works: she identifies a forgotten land, settles in it, befriends the locals and eventually manages to blur the lines between fiction and documentary. *Leave No Trace* thus reveals her travelling the length and breadth of Portland's thick forests, through the manifestly legendary story of a father (Ben Foster) and his teen (the yet unknown Thomasin Harcourt-McKenzie), a reduced family who decided to live in the woods, far away from modern civilisation. Admittedly, there is a hint of a *Mosquito Coast*-reminding tale in the father's slow decline under the witnessing eyes of this daughter.

But here, it is treated in a soft, mezzo voce way. The horizon is dark, *La Nuit du chasseur* said gothic fairytale style is always near and yet the movie gives the spectator the impression to be walking bare feet on a ground of moss. Granik films the thousand nuances of the Pacific Northwest's vegetation, the surrounding magnificence, and peeks at an alternative community of the Squaw Mountain haunted by the eternal folk myths and the specter of Thoreau. And all that without any theoretical Kelly Reichardt-like stiffness or ecological sermon. The film, then, works as the self-portrait of an incorruptible living right next to the Hollywood fortress and following her own rules. At the end the incredible Thomasin Harcourt Mackenzie can fly on her own, and, we hope, become the new J-Law, as to Granik, we hope she can go back to the woods and leave not trace or address.

PROPOS TRADUITS PAR MELCHIOR

TECHNIKART Editeur Fabrice de Rohan Chabot | fchabot@technikart.com • **Comité éditorial** Gaël Golhen | ggolhen@gmail.com • François Grelet | greletf@gmail.com • Léonard Haddad | leohaddad@wanadoo.fr • Benjamin Rozovas | brozovas@gmail.com • **Direction artistique** Alexandre Mouawad (pages 1 à 7) et Katia Simon (pages 8 à 16) • **Rédacteurs** Gérard Delorme • Frédéric Foubert • Michael Patin • Yal Sadat • François Rieux • **Partie Nightclubbing** • Randall Price • Melchior Riant • Nicolas Ullmann • Fabrice Brovelli & Christophe Caurret • **Photographes** Romain Cole • Foc Kan • Gilles Petipas | gpetipas@gmail.com • **Technikart bureau** Paris 5 rue Magellan, 75008 Paris • **Publicité** 06 08 45 39 08 • **imprimeur** La bande à Bonnot • Dépôt légal. A parution • NE PAS JETER SUR LA VOIE PUBLIQUE

Orange vous offre le Wifi sur la Croisette. Vivez toutes les émotions du Cinéma avec Orange

DISPONIBLE DÈS AUJOURD'HUI

NOUVELLE FORD MUSTANG



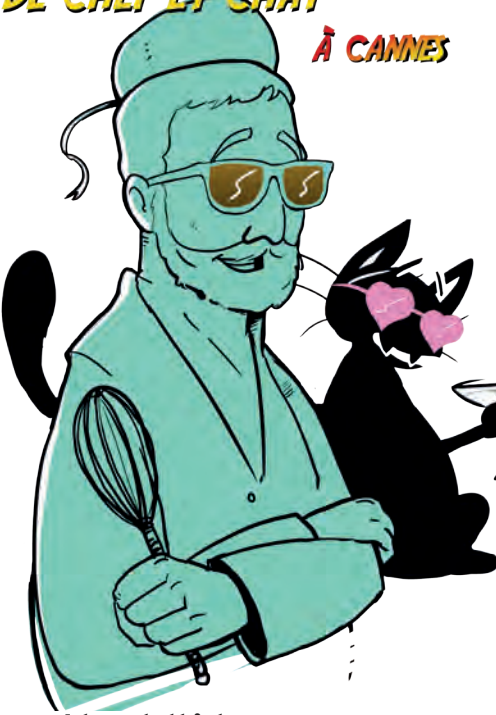
"Faites monter l'adrénaline !"



BYmy)CAR
CÔTE D'AZUR

Nice, 106 av. Simone Veil Tél. : 04 97 18 81 88 - Le Cannet, 23 av. du Campon Tél. : 04 92 59 45 45

www.bymycar.fr



Brought to you by
*Grand
Seigneur*

ASPARAGUS GRATIN

- 1 bunch thick asparagus, of any color
- Olive oil
- 60 g / 1/2 cup grated Pecorino cheese
- 60 g / 1/2 cup grated buffalo mozzarella
- A few fresh bread crumbs, or chopped hazelnuts
- Freshly ground pepper
- Sea salt

Púcas are very greedy spirits with refined taste. Balthus is almost as excited as I am when it's asparagus season, as it is now. The famous white and Provençal violet colors are in the Cannes Forville Market as well as the lowly green asparagus. I love them all! Celebrating them during their short sea-son of glory is one of my best pleasures.

Humans always talk about how asparagus makes their pee smell funny. I asked Balthus about this. It's the same for Púcas, with an exception: when they eat asparagus, it makes their Púca-pee smell like orange flowers.

I will take his word for it.

Here's an easy way to vary your personal Asparagus Experience.

The important step in this is to peel the asparagus. It's a pain, but you can use more of the length this way and avoid the annoyingly tough fibers. Cut all the spears to the same length. If you are an asparagus maniac like I am, you can hoard all the cut-off ends until you have enough to make soup!

Blanch the spears in boiling water just until they surrender their rigidity. This depends on the thickness and age. Pick one up by the stem end and see if the upper part slouches. Refresh in ice water and pat dry.

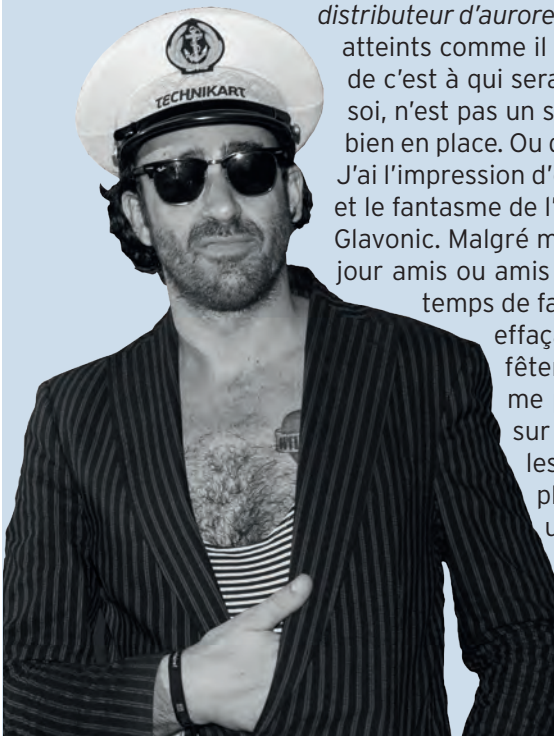
Lightly oil a gratin dish and arrange the spears in single-file on it. Sprinkle with the cheeses, and the bread crumbs or hazelnuts. Drizzle a bit of olive oil on top and grind over some fresh pepper and sprinkle with salt.

Bake about 20 cm / 8 inches under a hot broiler until the cheese melts, browns and sizzles.

RANDALL PRICE WITH NICOLAS CHERATI

LA RUBRIQUE DE MONSIEUR CANNES-NAVAL

Aujourd'hui mon ami, Mathias Malzieu venu défendre la préparation de son second film «Une sirène à Paris» après «La mécanique du coeur», et il y a deux ans à Cannes pour les jeunes Talents Adami avec son poétique court métrage «Le distributeur d'aurores boréales» arrive en ville...sans sa carte bleue. Nous sommes tous les deux atteints comme il aime à dire de la « Pierrerichardite ». Entre nous deux c'est un concours de c'est à qui sera le plus maladroit. En cette période de Festival ne pas avoir d'argent sur soi, n'est pas un souci. Se faire habiller, coiffer, nourrir...tout est possible à condition d'être bien en place. Ou que j'aïlle, je ne quitte plus ma belle casquette de commandant Technikart. J'ai l'impression d'être un chien de race dont on demande les origines. Je ressens le pouvoir et le fantôme de l'uniforme. On the boat avec les Serbes pour le film «The Load» de Ognjen Glavonic. Malgré mon unique casquette, il est dur d'en tenir plusieurs. RP invitant au jour le jour amis ou amis d'amis, leur dire de ne plus venir si la soirée est trop privée. Prendre le temps de faire sa chronique en essayant de réfléchir à travers les bruits d'aspirateur effaçant les traces d'excès de la veille. Julie Gayet visite le navire pour venir fêter le lendemain la fin de projection d'un film qu'elle produit. Un collègue me présente sa compagne alors que la veille il me racontait ses batifolages sur la plage. Soirée dans une sublime villa avec vue sur la baie des anges pour les dix ans de la boîte de prod «Hands Up» avec le super Richie Reach aux platines. Petit tour a la Villa Schweppes pour voir «Les 7 salopards» dans une ambiance Scarface ou je croise d'autres collègues respectant à la lettre le thème, dans les bras d'une femme d'un soir n'étant pas la même que l'officielle que j'avais rencontré à Paris. What happens in Cannes stays in Cannes. A demain pour de nouvelles aventures. Cheers



PAR NICOLAS ULLMANN
PHOTO DAVID ZAGDOUN

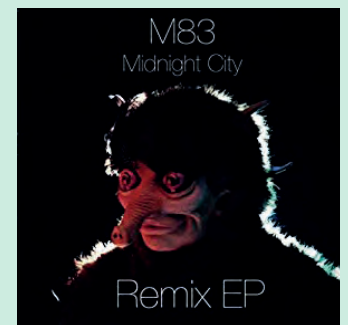


PLAYLIST LA GROSSE MONTÉE

Par General Pop



« MISS YOU »
Carla Bruni



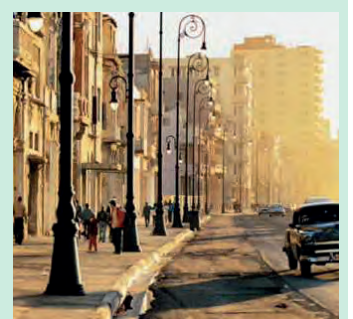
« MIDNIGHT CITY »
M83



« I LOVE ROCK'N ROLL »
Joan Jett



« POWER »
Kanye West



« EL CUARTO DE TULA »
Buena Vista
Social Club



BERTRAND BLESSING

Avant tout : Que fait Bertrand Blessing à Cannes ?

Je viens au Festival en tant que compositeur et interprète du film «En Guerre» de Stéphane Brizé à l'invitation de Nord-Ouest Productions.

Quelles est votre playlist idéale pour le Festival ?

-Thom Yorke - *Harrowdown Hill*
-Adhd - *Sveðjan* (groupe islandais, album 5)
-Dominique A - *Au revoir mon amour*

Pouvez-vous nous parler de la place de la composition musicale dans le monde du cinéma ?

Je nous pense en période de régression, nous perdons « l'artisanat ». Je visionne de plus en plus de films qui contiennent de la musique que je n'entends pas. Je veux dire par là que c'est devenu plus un travail de sound-design que de réelles compositions musicales. Si la musique prend trop de place sur l'image c'est que l'image n'est pas assez forte. Il n'y a pas de concessions à faire. C'est un élan collectif qu'il ne faut surtout pas lisser. Quand l'intégrité artistique est préservée le sens apparaît et prend sa juste place tout seul.

D'après vous, quelle est la place de la musique électronique dans la composition de musique de film ?

Si l'on se pose cette question c'est que l'on a loupé le train ! Le problème n'est pas la technologie, le problème c'est ce qu'on en fait ! Quelqu'un qui a un propos à défendre artistiquement peut le faire aussi bien avec un saxophone ténor qu'avec une MPC live. Le problème de l'électro et du beat-making c'est qu'il est encore dans les mains de 95% de gens qui produisent de futiles et pauvres morceaux à de tristes fins commerciales. Soyons patients, on peut louper un train... Il y a toujours moyen de grimper dans le suivant.

Préférez-vous travailler à partir d'images ou de scénarios ?

Les deux sont bons. Je me fais forcément des images à partir d'un scénario. L'essentiel dans mon travail est la recherche d'un état. J'entends par-là

ce moment où la machine est lancée que tout devient nécessité et urgences à défendre. Même le temps s'arrête, il m'arrive en période de compositions de regarder la montre et de voir qu'il est 2h du matin alors que je croyais être aux alentours des 19h. Ce sont des instants que toute personne qui connaît la création sait qu'il ne doit pas lâcher.

Quelle est votre histoire avec la composition de musique de film ?

Cela fait plus de 10 ans que je travaille pour des compagnies de danses contemporaines. Avant cela j'étais musicien de rue et de scènes. Je ne trouvais plus ma place à être sur scène. Le fait d'être en rapport frontal avec un public qui me regarde faire ne me convenait plus. Une sale impression de « regarder ce que je fais, comment je joue, je suis super! ». Adresser ma musique à un danseur ou une danseuse m'a révélé le sens que je cherchais. Désormais ma musique était adressée à quelqu'un, à un propos. Ce triangle parfait du musicien qui adresse la musique aux danseurs pour les animer, les porter, et ces mêmes danseurs qui adressent leurs mouvements aux public comme rendu d'un spectacle vivant et de l'instant m'est apparu comme une évidence. Stéphane Brizé m'a rencontré lors d'une représentation de l'un de ces spectacles. J'ose espérer que le fait que ma musique avait une adresse envers des acrobates danseurs lui a révélé qu'elle pouvait avoir aussi une dimension cinématographique et que c'est la raison qui l'a poussé à venir prendre contact avec moi à la fin du spectacle. J'ai alors travaillé sur son film de la même manière que pour le spectacle vivant. Être dans la fosse me convient à ravir.

C'est ma deuxième expérience dans le monde du film. J'ai composé la musique d'un moyen métrage Suisse (mon pays d'origine) en 2010 produit par la RTS « *Les démons d'Edmond* » de Christophe Perrier.

generation
easyJet

L'Europe

au départ de Nice
à partir de

35€*
aller simple
par personne

**NON, VOUS NE
VOUS FAITES
PAS UN FILM.**

*Why not? ***



Poliakov

SILVER SHOT*



SIREN 572 056 331

SILVER SHOT
2 cl de Vodka POLIAKOV SILVER
1 cl de menthe glaciale
1 dé de citron vert

*La Vodka POLIAKOV Silver se sert glacée dans un verre à shot.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTE. A CONSOMMER AVEC MODERATION.